



HAL
open science

Le derviche et le lied : l'Orient dans la lutte de Barrès contre le germanisme intellectuel

Claire Bompaire - Evesque

► **To cite this version:**

Claire Bompaire - Evesque. Le derviche et le lied : l'Orient dans la lutte de Barrès contre le germanisme intellectuel. DESCLAUX Jessica. L'Orient des écrivains et des savants à l'épreuve de la Grande guerre. Autour d'Une enquête aux pays du Levant de Maurice Barrès, dir. Jessica Desclaux, Grenoble, UGA, 2019, UGA Editions, Grenoble, p. 101-116., 2019, 978-2-37747-060-0. hal-03880043

HAL Id: hal-03880043

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03880043>

Submitted on 10 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Le derviche et le lied :

l'Orient dans la lutte de Barrès contre le germanisme intellectuel

Une enquête aux pays du Levant se clôt par une double conclusion. La première est développée à la fin du chapitre IV du second volume ; après avoir assisté à la danse des derviches et discuté avec le *tchélebi* et un prêtre assomptionniste, Barrès arrive à l'idée que les forces mystiques qu'il est allé capter en Orient sont fécondes à condition d'être canalisées par l'église catholique et par la discipline classique. À cette idée, le dernier chapitre, « Mes conclusions », ajoute une mise en garde beaucoup plus pressante : l'abandon à l'inconscient, caractéristique de l'Orient, est un danger qui, par l'intermédiaire de l'Allemagne, menace l'Occident. Barrès en veut pour exemple la multiplication en Allemagne des meurtres politiques et des sociétés secrètes, qu'il rapproche de la secte des Hashâshins. Il évoque en outre l'accueil fait par l'Allemagne aux thèses et créations littéraires de Keyserling, Spengler, Tagore, Dostoïewsky et Freud, œuvres dangereuses qui lui semblent avoir été en germe dans la philosophie panthéiste de Schelling¹.

Ce brusque durcissement des conclusions devient clair si l'on rapproche ce chapitre de l'article « Quelles limites poser au germanisme intellectuel ? »², où Barrès dans un développement sur les dangers du lied en compare la magie irrationnelle aux formules des derviches tourneurs :

Ce qui nous permet de rester maîtres de nous-mêmes, n'est-il pas menacé par une poésie qui ne demande pas à passer par les éléments plus conscients de notre moi ? La force d'un rythme, l'hypnotisme d'un refrain, l'alternance des mots martelés et des syllabes atténuées, la valeur suggestive des allitérations, le moulage étroit d'une poussée lyrique sur un balbutiement émotif, tout cela sans doute est délicieux, mais en face de ces alliances de derviche tourneur, il y avait dans un poème de l'antiquité grecque, une part laissée à la réflexion et à la conscience que le lied envoûteur ne possède pas au même degré³.

Cet article a été écrit comme réponse indirecte au livre qu'Ernst-Robert Curtius venait de consacrer à l'idéologie nationaliste française, *Maurice Barrès und die geistigen Grundlagen des französischen Nationalismus* (1921). Barrès y montre la nécessité de faire un tri dans l'apport intellectuel de la Germanie. Il examine d'abord les classiques allemands (Lessing,

¹ Maurice Barrès, *Une enquête aux pays du Levant*, éd. cit., vol. II, p. 187-192.

² Maurice Barrès, « Quelles limites poser au germanisme intellectuel ? » [*La Revue universelle*, 1^{er} et 15 janvier 1922], *Les Grands Problèmes du Rhin* [1930], dans *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Paris, Club de l'Honnête Homme, t. X, 1967, p. 377-415.

³ *Ibid.*, p. 399.

Herder, Goethe, Schiller), à propos desquels il développe une subtile théorie de la réception : ces œuvres largement humaines sont devenues dangereuses dans les mains des commentateurs pangermanistes (« Une interprétation rétrospective tend à annexer au teutonisme des œuvres qui avaient paru s'en émanciper⁴ »). Il fait ensuite le procès du folklore allemand, en montrant que les contes de Grimm sont beaucoup plus dangereux que ceux de Perrault, qui invitent davantage à la socialisation. Il passe à la Tétralogie de Wagner, aux lieder et à la musique allemande, puis à la littérature allemande « moderne », c'est-à-dire celle du XIX^e siècle (à laquelle il intègre l'écrivain suisse allemand Gottfried Keller). Il évoque très rapidement la philosophie allemande en renvoyant au livre de l'Américain George Santayana, *Egotism in German Philosophy* (traduit en 1917 sous le titre *L'Erreur de la philosophie allemande : je suis, donc tu n'es pas*)⁵. Il invite en conclusion les Français à chercher dans leur propre tradition, en particulier dans l'héritage des légendes celtiques, le mystère qui les charmait dans la littérature et la musique allemandes et confie aux provinces de l'Est le rôle de filtrer les apports de l'Allemagne.

Cet article, irritant par les à-peu-près et les sophismes qui y foisonnent, par les références de seconde main (que Barrès reconnaît, en soulignant qu'il s'est adressé aux « maîtres qui ont la connaissance directe et familière de la littérature allemande »⁶) pourrait être négligé comme une pure production de circonstance. Mais Barrès lui-même semble le prendre très au sérieux. Dans une note des *Cahiers* datée de mars 1922, où il examine ses projets littéraires, il le présente comme le germe d'un livre théorique qu'il veut écrire sur l'Allemagne, livre qui s'inscrit à son tour dans un ensemble qu'il entrevoit à mesure qu'il « commence à apercevoir la civilisation française face à Nietzsche » : « Ah ! puissé-je écrire ces livres dont les *Églises*, les *Familles spirituelles*, et les *Laboratoires*, ainsi compris, et l'*Orient* [sont] les première marques »⁷. Il s'agit bien pour lui, dans *Une enquête* comme dans « Limites du germanisme », de définir la civilisation française face à des valeurs troubles qu'il trouve en Orient comme en Allemagne.

Nous nous proposons de relire *Une enquête aux pays du Levant* à la lumière de l'article sur le germanisme et d'examiner dans quelle mesure la vision de l'Orient est parasitée par le souci de lutter contre l'influence intellectuelle de l'Allemagne, souci qui s'impose comme la préoccupation centrale de Barrès après la guerre. L'Orient est en effet un concept réflexif qui

⁴ *Ibid.*, p. 388.

⁵ George Santayana, *L'Erreur de la philosophie allemande : je suis, donc tu n'es pas*, trad. G. Lerolle et H. Quentin, préface d'É. Boutroux, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1917.

⁶ Maurice Barrès, *Les Grands Problèmes du Rhin*, éd. cit., p. 403.

⁷ Maurice Barrès, *Mes cahiers*, t. XIV, Paris, Plon, 1957, p. 52-53.

permet à Barrès de prendre conscience d'une partie de ses besoins spirituels, mais aussi un concept polémique, par le lien que Barrès établit entre Orient et Allemagne⁸. *Une enquête* est à la fois une rencontre personnelle intense avec le mysticisme oriental, qui ne sera pas l'objet de notre étude⁹, mais aussi le lieu où se déversent deux séries de préjugés : les préjugés anti-allemands de Barrès et les clichés plus traditionnels sur l'Orient. L'assimilation de l'Orient au germanisme se fait au prix de nombreuses approximations et contradictions. Le parti-pris idéologique aboutit paradoxalement à un flou conceptuel, qu'il s'agisse de la notion même d'Orient, des tares imputées à cet Orient et du rôle attribué à l'Occident. Mais les anathèmes ne masquent pas entièrement la tendresse de Barrès pour les inspirés dans lesquels il retrouve les traits de certaines de ses figures favorites.

Les concepts d'Orient et d'Occident : de la géographie à l'idéologie

Dans sa thèse sur *L'Orient de Maurice Barrès*, Ida-Marie Frandon souligne que l'Orient chez Barrès est un rêve plus qu'une réalité géographique¹⁰. On pourrait supposer que dans un récit de voyage la terminologie se fasse un peu plus précise mais dans *Une enquête* l'Orient reste un concept idéologique difficile à circonscrire en termes géographiques. Conformément à l'usage français, Barrès désigne dans son titre les pays qu'il visite (Syrie, Liban) par le terme de Levant mais dans la suite du texte, il emploie plus volontiers le terme d'Orient, quand ce n'est pas celui d'Asie. Dans la conclusion, le concept d'Orient devient très englobant puisque sont annexées à l'Orient l'Allemagne, l'Inde et le monde slave :

[A]ujourd'hui, tandis qu'elle [l'Allemagne] laisse jouer avec prédilection ses affinités asiatiques et qu'elle reporte ainsi plus à l'Ouest la vraie frontière de l'Europe, tandis que son communisme prend figure de soviétisme et ses aspirations monarchiques de tsarisme, qui donc pourrait s'entêter dans l'erreur de croire qu'elle incarne l'esprit européen¹¹?

Pour Barrès l'Allemagne est orientale du fait de son attirance pour l'Inde (attestée par le succès de Keyserling, Tagore) mais aussi du fait de son rapprochement avec le monde slave, que ce soit la tentation communiste qui l'agite ou son intérêt pour l'œuvre de Dostoïewsky. La difficulté de délimiter l'Orient s'accroît du fait que Barrès veut séparer la Rhénanie du royaume d'Outre-Rhin !

⁸ Voir Guillaume Bridet, *L'Événement indien dans la littérature française*, Grenoble, ELLUG, coll. « Vers l'Orient », 2014, p. 16-18.

⁹ Voir Claire Bompaigne-Évesque, « Les récits de voyage de Barrès ou "l'art de découvrir le divin dans le monde" », *Travaux de littérature*, publiés par l'ADIREL, t. XXI, 2008, « La Spiritualité des écrivains », p. 337-352.

¹⁰ Ida-Marie Frandon, *L'Orient de Maurice Barrès, étude de genèse*, Genève/ Lille, Droz/ Giard, 1952.

¹¹ Maurice Barrès, *Une enquête aux pays du Levant*, éd. cit., vol. II, p. 187.

Ce flou n'est pas propre à Barrès. Il caractérise tout le débat sur les rapports de l'Orient et de l'Occident dans les années 1920-1930. Massis qui reprend dans son article sur le *Dostoïevsky* de Gide (1923)¹² et dans *Défense de l'Occident* (1927) beaucoup des idées esquissées par Barrès dans nos deux textes justifie en note ces approximations :

Nous n'attaquons pas l'Orient et nous ne défendons pas l'Occident indistinctement et en bloc. Ces grands vocables désignent – nous le savons – des ensembles complexes et divers mais quel moyen de n'en pas faire usage pour synthétiser certains faits, certaines particularités historiques, qui forment les traits propres de leurs cultures ? [...]

Germanisme et latinisme, slavisme et asiatisme, ce sont pareillement des formules nécessaires à qui veut nommer des tendances générales dument constatées, et qui sont propres à l'histoire des Asiatiques, des Slaves, des Germains, des Latins¹³.

Ce sont les écrivains allemands eux-mêmes, en particulier Thomas Mann, dans ses *Considérations d'un apolitique* (*Betrachtungen eines Unpolitischen*, 1918) qui entendent distinguer l'Allemagne d'un bloc identifié comme l'Occident et caractérisé par le mercantilisme, l'abus de la raison et une socialisation excessive qui tue l'âme individuelle.

Le concept d'Orient fonctionne en couple avec celui d'Occident, tout aussi flou, de même que l'esprit « asiatique » est opposé à l'esprit « européen »¹⁴. Transposant dans le domaine de la vie intellectuelle les alliances diplomatiques, Barrès évoque dans son article « une sorte de bloc atlantique », un « monde latino-britannique » qui permet d'élargir la notion d'Europe à l'Amérique du Nord et du Sud, tout en en excluant l'Allemagne¹⁵.

Portrait parallèle des Allemands et des Orientaux : soumission à l'inconscient, fatalisme, fanatisme

Pour Barrès en 1919, l'Allemagne, c'est l'Orient, et cette conviction l'engage à être suspicieux vis-à-vis de cet Orient qui le séduisait tant. L'Orient et l'Allemagne ont pour points communs d'être les royaumes dangereux et fascinants de l'inconscient et par conséquent du fatalisme. En revanche, le rapprochement fonctionne moins bien quand on examine ce que Barrès dit de la place de l'individu dans les deux systèmes de pensée, oriental et allemand.

¹² Henri Massis, *Jugements*, Paris, Plon, t. II, 1924, p. 23-75 (article publié en novembre 1923 dans la *Revue Universelle*).

¹³ Henri Massis, *Défense de l'Occident*, Paris, Plon, 1927, p. 15-16, note 1.

¹⁴ Voir Emmanuel Godo, « La notion d'Occident dans *Une enquête aux pays du Levant* de Maurice Barrès », dans *Les Sens de l'Occident*, Jean-Paul Rosaye et Charles Coutel (dir.), Arras, Artois Presses Université, 2006, p. 147-158.

¹⁵ Maurice Barrès, *Les Grands Problèmes du Rhin*, éd. cit., p. 411-412.

Barrès était parti chercher en Orient « l'étincelle mystique »¹⁶ d'où naît toute poésie, mais il reproche en même temps au mysticisme de faire ressurgir le vieux fonds inconscient. Le rapprochement de l'extase des derviches avec la psycho-analyse de Freud présent dans la conclusion d'*Une enquête* se trouve aussi dans les *Cahiers* à la date de décembre 1921 : « Chez le chef des derviches tourneurs est mis en branle ce qu'il y a d'informe au fond de nous. (On me signale une étude sur Freud dans la *Nouvelle Revue française*) »¹⁷. Dans *Une enquête* l'inconscient freudien est vu comme un espace de régression en deçà de l'humain, « un repliement sur les fonctions inférieures de la vie »¹⁸. En écho, l'article sur les « Limites du germanisme » affirme : « Le lied, c'est un appel à l'inconscient. Tout ce qui en appelle à l'inconscient et qui peut paraître nous exalter jusqu'au sublime tend à réveiller l'animalisme »¹⁹.

Au-delà de Freud, Barrès incrimine le panthéisme. Pour lui le mystique oriental, comme l'Allemand, est fasciné par le grand Tout :

Il y a dans l'âme allemande une haine de ce qui est trop défini, une sorte de ferveur musicale plutôt que plastique, qui trouve sa correspondance dans l'indéterminé plutôt que dans le compartimenté, et qui conseille l'abandon des normes et des mesures concordant de trop près avec le réel. De ces dispositions, c'est en Orient que l'Allemagne trouve à cette heure l'affermissement, alors qu'à d'autres époques le royaume des sons, la métaphysique pure et la préhistoire nordique y donnaient satisfaction²⁰.

Dans cette vision de l'Allemagne, on trouve trace des analyses de Maurras et de Lasserre, qui eux-mêmes reprenaient, en en inversant les valeurs, l'opposition staëlienne entre la poésie de l'indéfini propre aux littératures du Nord et le trait trop accusé des littératures du Midi. Dans le discours barrésien d'après-guerre, le couple Orient/ Occident s'est substitué au couple traditionnel Nord/ Midi, ou Germains/ Latins²¹.

L'abandon aux puissances de l'inconscient conduit au fatalisme, à la soumission aux instincts et aux forces de la nature, autre trait commun aux Orientaux et aux Allemands. Dans « Limites du germanisme », Barrès attribue « la désinvolture avec laquelle l'Allemand traite ce qui s'offre à son désir »²² à ces contes qui promettent d'obtenir sans effort tout ce que l'on souhaite. Il conclut que « dans ces populations qui créent un tel folklore et qui sont formées,

¹⁶ Maurice Barrès, *Une enquête aux pays du Levant*, éd. cit., vol. I, p. III ; vol. II, p. 160.

¹⁷ Maurice Barrès, *Mes cahiers*, éd. cit., t. XIII, p. 218. Il s'agit peut-être d'une allusion à l'article d'Albert Thibaudet, « Réflexions sur la littérature. Psychanalyse et critique » [*N.R.F.*, 1^{er} avril 1921], *Réflexions sur la littérature*, éd. Antoine Compagnon et Christophe Pradeau, Paris, Gallimard, 2007, p. 518-534.

¹⁸ Maurice Barrès, *Une enquête aux pays du Levant*, éd. cit., vol. II, p. 189.

¹⁹ Maurice Barrès, *Les Grands Problèmes du Rhin*, éd. cit., p. 399.

²⁰ Maurice Barrès, *Une enquête aux pays du Levant*, éd. cit., vol. II, p. 190.

²¹ Voir des analyses parallèles dans Fernand Baldensperger, « Où l'Orient et l'Occident s'affrontent », *Revue de Littérature comparée*, 2^e année, n°1, janvier-mars 1922, p. 5 et sq.

²² Maurice Barrès, *Les Grands Problèmes du Rhin*, éd. cit., p. 394.

dès leur enfance, par ces gracieuses imaginations, il y a plus de fatalisme que de croyance à l'action »²³. Il met en cause surtout une sorte de passivité morale qui pousse à s'incliner devant la force supérieure. Dans les *Marginalia* des « Limites du germanisme » l'analyse du fatalisme allemand est complétée par la critique d'un certain darwinisme qui au nom de l'évolution excuse tout, même les crimes, puisqu'ils préparent l'étape suivante de l'évolution²⁴. Dans *Une enquête*, le fatalisme des Orientaux, topos traditionnel de la vision de l'Orient, est évoqué en creux quand Barrès fait l'éloge d'un jeune couple de Français, un contremaître et sa femme, qui campent près d'Alep : « Tous deux, ces jeunes gens, étaient bien les représentants de l'Occident, qui n'accepte pas les fatalités, qui croit que l'on peut dessécher les marais, construire les routes, éviter les fièvres, au moins les guérir »²⁵. Barrès en vient à réhabiliter implicitement l'ingénieur qu'il ridiculisait dans *Le Jardin de Bérénice* à travers la figure de Charles Martin, l'adversaire qui voulait assainir les marais entourant Aigues-Mortes.

C'est surtout l'esprit de soumission des Syriens qui frappe Barrès : « ces Syriens, doués à faire peur pour ce qui est de la souplesse et du brillant de l'esprit, sont terriblement soumis devant la force »²⁶. Il s'inquiète en 1914 de l'influence néfaste que la présence allemande à Alep, due aux travaux du chemin de fer, risque d'avoir sur de telles prédispositions. En Orient comme en Allemagne, le fatalisme peut en effet facilement dériver vers la violence fanatique. Barrès compare à ce propos l'emprise du Vieux de la Montagne (dont l'enseignement serait une résurgence du zoroastrisme) sur les Hashâshins à la fascination d'une partie des Allemands pour le surhomme nietzschéen. Les assassinats politiques qui marquent les débuts de la république de Weimar confirment à ses yeux la parenté entre Allemagne et Orient :

Nietzsche, c'est aussi la révolte contre la victoire chrétienne. Une nouvelle fois Zoroastre et le sur-homme se dressent non plus contre Mahomet, mais contre le Christ. La Germanie sous nos yeux a son Vieux de la Montagne, dont la prédication ne cesse pas d'agir. Songez à leurs sociétés secrètes et aux assassins qu'elles délèguent ! [...] L'Allemagne nous dit à pleine bouche qu'ayant tout dépassé et tout épuisé, elle veut se mettre à l'école de l'Asie²⁷.

La foi excessive de l'Allemagne dans « le nombre et la force » en fait un mauvais représentant de l'esprit européen car elle la rend inapte à apporter aux masses orientales le

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*, p. 405. Les *Marginalia* sont des réflexions notées sur des feuilles éparses que les éditeurs ont choisi d'intégrer aux *Grands Problèmes du Rhin* plutôt qu'aux *Cahiers*.

²⁵ Maurice Barrès, *Une enquête aux pays du Levant*, éd. cit., vol. II, p. 27.

²⁶ *Ibid.*, vol. II, p. 29.

²⁷ *Ibid.*, vol. I, p. 210.

sentiment de la dignité individuelle²⁸. Dans l'argumentation de l'article sur les « Limites du germanisme », on note une incohérence apparente au sujet de la place faite à l'individu dans la mentalité allemande. Alors qu'il présente les Allemands et les Orientaux comme des masses indistinctes, Barrès, oubliant qu'il a écrit *Le Culte du moi*, reproche aux auteurs allemands d'avoir promu le « roman du moi » dont le modèle est *Wilhelm Meister* de Goethe, imité selon lui dans le *Jean-Christophe* de Romain Rolland « qui déplace l'équilibre de l'univers au profit d'un moi envahissant »²⁹. Plus largement, il critique le subjectivisme qui s'exprime dans le poème « Prométhée » de Goethe et surtout dans la philosophie de Kant. Il renvoie à ce propos une conférence de Bourget faite à l'Institut catholique en décembre 1914³⁰; en lisant cette conférence, on comprend que Barrès a voulu intégrer à son réquisitoire contre l'Allemagne l'argumentation traditionnelle de l'église catholique contre le protestantisme, contre l'esprit de libre examen qui ne se soumet pas à une norme extérieure dans l'interprétation des textes bibliques et des devoirs du chrétien et expose ainsi la morale à toutes les aventures de la fantaisie individuelle. Le présupposé du discours barrésien d'après-guerre est qu'une exaltation démesurée du moi conduit aux aveuglements collectifs, alors que dans un individu façonné par le catholicisme, discipline sociale et dignité personnelle s'équilibrent harmonieusement.

Le rôle de la France en Orient : porter les valeurs humaines universelles

Pour Barrès, l'œuvre civilisatrice appartient en effet à la France, seule capable d'apporter en Orient les valeurs occidentales et d'extraire le meilleur de la spiritualité orientale. Dans *Une enquête aux pays du Levant*, il ne dissocie pas l'action de la France de celle de l'église catholique, puisque son but est de démontrer l'utilité des congrégations françaises en Orient. Son objectif déclaré est de « donner une idée du climat moral où vivent ces populations bigarrées » et de montrer « comment nos congrégations l'assainissent en y distribuant la pensée catholique de la France »³¹. Le lexique employé par Barrès pour décrire le rôle de la France et de l'église est révélateur à la fois d'une peur de l'autre et d'un sentiment de supériorité. Toute une série de termes renvoient à l'idée d'une prophylaxie nécessaire contre les miasmes de l'Orient (« assainir », « épurer », « vacciner ») ou contre ses

²⁸ *Ibid.*, vol. II, p. 187.

²⁹ Maurice Barrès, *Les Grands Problèmes du Rhin*, éd. cit., p. 403.

³⁰ Paul Bourget, *Nouvelles Pages de critique et de doctrine*, Paris, Plon, 1922, p. 86-97.

³¹ Maurice Barrès, *Une enquête aux pays du Levant*, éd. cit., vol. I, p. 17.

excès (« modérer », « canaliser »)³². Dans la réflexion qui suit la séquence consacrée à la danse des derviches, Barrès conclut que les indéniables puissances mystiques de l'Orient dégénèrent quand elles ne sont pas disciplinées par l'église catholique :

L'Église l'a bien compris. Elle a gardé, en les *épurant*, les procédés, toujours plus ou moins grossiers, dangereux souvent, de la mystique instinctive. Ses chefs n'ont pas cessé de *spiritualiser* ce mysticisme éternel. Ils captent la source et la *canalisent*, avant qu'elle devienne le torrent boueux³³.

Cet hommage au rôle de l'Église est l'aboutissement du dialogue de la prairie et de la chapelle, qui clôt *La Colline inspirée* : « Visiteurs de la prairie, apportez-moi vos rêves pour que je les *épure*, vos élans pour que je les oriente »³⁴. Barrès cherche encore une fois à maintenir un équilibre entre le jaillissement libre de l'inspiration et le besoin d'ordre, de lien social et de continuité. Mais les derniers chapitres d'*Une enquête* font surtout entendre la voix de la chapelle. D'autre part depuis *La Colline inspirée* et *La Grande Pitié des églises de France*, sa conception des bienfaits de l'Église s'est précisée et enrichie : l'Église n'apporte pas seulement une discipline (« je suis la règle, l'autorité, le lien », disait la chapelle³⁵) mais surtout elle oriente l'élan mystique vers la charité. Le voyageur au Levant admire les Lazaristes d'Antoura parce que « leur mysticisme trouve immédiatement son emploi dans une œuvre de dévouement et de sagesse »³⁶. Malgré sa fascination pour les mystères d'Afaka, pour la secte de Hashâshins et pour les derviches, Barrès conclut son enquête par ce constat sévère : « Mysticisme sans charité, c'est le plus grand des dangers. Une espèce de fakirisme doit en résulter »³⁷.

Les valeurs occidentales, ou européennes, que la France catholique apporte à l'Orient sont l'exact opposé de ce qui est identifié comme l'esprit germanique. Dans les analyses d'*Une enquête*, on retrouve les valeurs revendiquées comme françaises par l'Action française : raison, ordre³⁸ (qui n'est pas la discipline mécanique à l'allemande !), mais aussi les valeurs chrétiennes laïcisées et devenues les droits de l'homme, « sentiment de la dignité individuelle, de l'autonomie des personnes, de la courtoisie des mœurs », « sentiment de la dignité humaine », « initiation à la conscience du droit » et « cordialité pour les autres

³² *Ibid.*, vol. I, p. 303 : « j'ai vu les territoires qu'ils ont entrepris d'*assainir* » ; vol. II, p. 192 : « nous *vaccinons* l'Asie contre ses propres défauts » ; vol. I, p. 139 : « Ces hymnes si belles jettent une vive clarté sur les services de l'église, *modératrice* des forces éternelles » ; vol. II, p. 154 : « de vieilles pensées qui viennent aussi de l'Orient, mais *clarifiées, sanctifiées, orchestrées, organisées*, par une longue tradition de chez nous ». C'est nous qui soulignons.

³³ *Ibid.*, vol. II, p. 158. C'est nous qui soulignons.

³⁴ Maurice Barrès, *La Colline inspirée* [1913], dans *L'Œuvre de Maurice Barrès*, éd. cit., t. VI, 1966, p. 500.

³⁵ *Ibid.*, p. 499.

³⁶ Maurice Barrès, *Une enquête aux pays du Levant*, éd. cit., vol. I, p. 123-124.

³⁷ *Ibid.*, vol. II, p. 161.

³⁸ *Ibid.*, vol. I, p. 97.

racés »³⁹. Barrès rapporte dans sa conclusion une conversation qu'il a eue avec Jaurès en juillet 1914 pour le convaincre de soutenir l'œuvre des congrégations françaises du Levant : « En Orient, nous représentons une spiritualité, la justice, la catégorie de l'idéal »⁴⁰. Dans un esprit qui prélude à « l'union sacrée », et qui s'accroîtra avec la guerre, l'ancien contempteur des valeurs universelles telles que Justice, Vérité et Droit⁴¹, unit désormais des catégories empruntées à la pensée de droite et à la tradition de gauche pour ériger une image idéale de la France. L'universalisme catholique rejoint la vision républicaine de la France. Dans les notes préparatoires d'*Une enquête*, Barrès avait recopié cette phrase extraite de *La France du Levant* d'Étienne Lamy, classé comme « républicain de gauche » : « Reconnaître partout sous les divergences de races, de rangs, de tradition, l'unité de la nature humaine, est la vocation de la France »⁴².

Limites de l'universalisme barrésien : questions de filtration et de dosage

Cette ouverture à l'universel ne va pas cependant jusqu'à l'idée d'une réciprocité et d'une égalité dans l'échange culturel, que ce soit avec l'Orient ou avec l'Allemagne. Les influences orientales ou germaniques ont besoin d'être filtrées pour devenir assimilables à l'Occident. Ainsi Barrès reconnaît que l'Orient peut aider l'Occident à se détacher des biens matériels et d'un excès de rigidité mais que son apport ne sera bénéfique qu'à condition d'être sévèrement contrôlé : « Je sens que l'Orient inopérant peut aider à assouplir notre existence prise dans des glissières trop rigides. Et ses poisons eux-mêmes, filtrés convenablement, bien dosés, peuvent devenir un tonique »⁴³. De même la France de l'Est, dit Barrès, « agit à l'égal d'un filtre sur les valeurs allemandes »⁴⁴.

Le désir de synthèse exprimé dans les deux textes reste entaché d'une profonde méfiance, s'agissant des relations franco-allemandes, et de la conviction de la supériorité occidentale, s'agissant de la mission française en Orient. Après avoir visité de nombreuses écoles françaises implantées au Liban, Barrès semble envisager un métissage possible :

³⁹ *Ibid.*, vol. II, p. 186.

⁴⁰ *Ibid.*, vol. II, p. 181.

⁴¹ Voir la critique des professeurs de philosophie engagés dans le camp dreyfusiste qui « discutent sur la Justice, sur la Vérité, quand tout homme qui réfléchit sait qu'il doit s'en tenir à examiner si tel rapport est juste entre des hommes déterminés, à une époque et dans des conditions spécifiées » (Maurice Barrès, *Scènes et doctrines du nationalisme*, dans *L'Œuvre de Maurice Barrès*, éd. cit., t. V, 1966, p. 65).

⁴² Étienne Lamy, *La France du Levant*, Paris, Plon-Nourrit, 1900, p. 369 (Ce livre figure dans le fonds Z-Barrès de la Bibliothèque nationale de France).

⁴³ Maurice Barrès, *Une enquête aux pays du Levant*, éd. cit., vol. II, p. 195.

⁴⁴ Maurice Barrès, *Les Grands Problèmes du Rhin*, éd. cit., p. 411. À côté de l'image du filtre, la métaphore militaire reste présente, la France de l'Est étant désignée dans la même phrase comme une « sentinelle avancée » pour le monde latino-britannique.

« Peut-on créer une civilisation franco-orientale ? Doit-on juger qu'il y a chez les Orientaux de précieuses aptitudes spéciales à ménager et à sauver ? Quel dosage souhaiter d'Orient et d'Occident ? »⁴⁵. Mais aussitôt après il souligne que dans ce dosage l'apport local est souvent presque nul : « En revenant du pays de Nosséiris et des Ismaéliens, et de jeter un regard sur le chaos de leurs traditions millénaires, je suis persuadé que ces pauvres gens ont vraiment besoin de notre civilisation, et que sans elle ils continueront à n'en posséder aucune »⁴⁶. La synthèse culturelle réalisée par Alexandre le Grand, que Barrès veut ériger en modèle, a produit ces « mélanges qui [...] enivrent » le voyageur⁴⁷, mais elle est conçue d'une façon totalement inégale : « À toutes les époques cette diversité infinie et profonde des nations d'Asie, vraie mosaïque de races et de religions, a eu besoin qu'une pensée supérieure y vînt établir l'unité »⁴⁸. Face aux éventuels apports de l'Allemagne, Barrès se montre tout aussi réticent. La conclusion de l'article sur les « Limites du germanisme » invite certes les Français à « élargir » leur nationalisme mais cette apparente ouverture à l'autre consiste à l'aider à se corriger de ses défauts : « il nous faut montrer aux Allemands eux-mêmes tout ce qu'il y a en eux d'incomplet, d'inachevé, de déséquilibré, de primitif, de faux »⁴⁹.

Les limites de la conception barrésienne de l'échange culturel et du métissage apparaissent dans une note des *Cahiers* datée du 31 mars 1922. Examinant un projet de loi sur la naturalisation des Syriens et des Sarrois, Barrès retrouve les préjugés anti-levantins des Français. Autant il se félicite des « excellents éléments » que des Rhénans naturalisés pourraient apporter à la société française, autant il s'inquiète à l'idée que des Syriens viennent insinuer « l'esprit de l'Orient » dans le commerce de la rue de la Paix et les jeunes revues françaises ; il compare cette éventuelle immigration avec l'invasion orientale sous l'Empire romain⁵⁰. Ici le parallélisme entre Germains et Orientaux cesse : la présence en France des Germains francisés que sont les Rhénans lui paraît souhaitable mais pas celle des Franco-Syriens qu'il rêve de voir se former au Liban.

Cette rémanence des préjugés anciens n'empêche pas Barrès de rappeler à l'occasion l'unité fondamentale de l'espèce humaine, en particulier quand il s'agit de la propension au crime. À Damas le récit des massacres des chrétiens perpétrés en 1909 le conduit d'abord à un

⁴⁵ Maurice Barrès, *Une enquête aux pays du Levant*, éd. cit., vol. I, p. 309.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 310.

⁴⁷ *Ibid.*, vol. II, p. 56.

⁴⁸ *Ibid.*, vol. II, p. 200.

⁴⁹ Maurice Barrès, *Les Grands Problèmes du Rhin*, éd. cit., p. 414. Les expressions employées par Barrès sont directement empruntées à une lettre du 28 décembre 1921 de Joseph Chappey, normalien agrégé d'allemand, qui à partir de janvier 1920 fait des recherches bibliographiques pour Barrès (cette lettre figure non dans la correspondance mais dans la boîte de documents intitulée « Rhin »).

⁵⁰ Maurice Barrès, *Mes cahiers*, éd. cit., t. XIV, p. 66.

rejet de l'Orient : « Cet Orient, dont ma curiosité me faisait croire que je l'aimais, m'inspire une nuance de dégoût », mais il se reprend pour arriver à la conclusion désabusée que « c'est moins l'Orient que l'humanité elle-même qu'on doit tenir en suspicion et continuellement harmoniser »⁵¹.

« Je ne demande qu'à descendre des forêts barbares et qu'à rallier la route royale, mais... »⁵² : l'éternel balancement barrésien

Relue à la lumière de l'article sur les « Limites du germanisme », la conclusion d'*Une enquête* ressemble à une reprise en mains idéologique où Barrès brûle ce qu'il a adoré. Elle ne doit cependant pas faire oublier la ferveur qui anime l'ensemble de l'enquête et qui s'exprime, entre de multiples autres exemples, quand le voyageur déclare au *tchélebi* : « La cérémonie où je vais vous voir figurer [...] me promet la sorte de poème en action, la grande œuvre de lyrisme et d'émoi religieux que toute ma vie j'ai pressentie et désirée »⁵³.

Dans les pages où l'auteur critique le Vieux de la Montagne ou les derviches, on note la même ambivalence, sympathie mêlée de recul, qu'en face des malheureux héros de *La Colline inspirée*. Les formules employées à propos des Hashâshins rappellent la description de la secte vintrasienne. Quand l'auteur de l'enquête s'exclame « Odeur fade de tous ces turbés. Comme ils sentent le moisi, le désœuvrement, la pensée stagnante⁵⁴ ! », comment ne pas entendre en écho ce qu'il dit de Vintras : « L'atmosphère qu'il laisse derrière lui à Sion n'est pas saine ni féconde. On y sent le renfermé, la migraine, la prison » ou « On s'attarde auprès de cette vase, on rêve de saisir ce qui peut subsister d'un Verbe dans les bégaiements de Vintras »⁵⁵.

Ce rapprochement révèle où penche le cœur de Barrès malgré les injonctions de sa raison française et catholique. Dans les monts Ansariés, aux châteaux des Assassins, il espère « retrouver, au milieu des ruines et sur un peuple délaissé, quelque chose de ces fleurs du mal dont [il vient] de respirer le coupable mystère »⁵⁶. Ces mêmes fleurs ont enivré dans le roman de 1913 les religieuses de Sion : « Elles viennent de respirer les fleurs d'une beauté sauvage et fatale qui étincellent sur les ravins de la perdition ; elles connaissent désormais la poésie du

⁵¹ Maurice Barrès, *Une enquête aux pays du Levant*, éd. cit., vol. II, p. 50. Rappelons l'intérêt de Barrès pour les affaires criminelles, en particulier l'affaire Fualdès.

⁵² Variation sur une formule du *Voyage de Sparte*, dans *L'Œuvre de Maurice Barrès*, éd. cit., t. VII, p. 299.

⁵³ Maurice Barrès, *Une enquête aux pays du Levant*, éd. cit., vol. II, p. 128.

⁵⁴ *Ibid.*, vol. II, p. 161. *Turbé* : édifice cubique surmonté d'une coupole dans lequel étaient inhumés les notables musulmans (*Trésor de la Langue Française*).

⁵⁵ Maurice Barrès, *La Colline inspirée*, éd. cit., p. 383.

⁵⁶ Maurice Barrès, *Une enquête aux pays du Levant*, éd. cit., vol. I, p. 216.

mal »⁵⁷. Il y a la même tendresse inavouée en Barrès pour les Hashâshins et les héros de son roman. Le Vieux de la montagne est décrit en des termes rappelant Léopold Baillard vieilli, tel qu'on le voit errer sur le plateau lorrain au chapitre XVI « Les symphonies sur la prairie » :

Ses allures étaient bizarres. Souvent assis sur une pierre, il restait immobile pendant des heures. Il paraissait converser avec quelque être invisible, car on voyait ses lèvres s'agiter sans qu'il en sortît le moindre son. [...] Voici comment il s'enfonçait dans la forêt obscure des rêves, sur les deux ailes de l'ambition et de la religion⁵⁸.

C'est la nécessité du combat idéologique qui a conduit Barrès à une conclusion sans nuance, alors qu'il est infiniment séduit par cet Orient mystique.

On observe la même ambiguïté dans son jugement sur Freud et sur Tagore, rejetés dans la conclusion de l'*Enquête* comme des agents de la subversion germanique et orientale. Les notes des *Cahiers* montrent que Barrès a su trouver en eux des échos à ses propres préoccupations. La conclusion d'*Une enquête* qualifie la conférence de Tagore *Message de la Forêt* de « balbutiement de fakir »⁵⁹. Mais dans une note des *Cahiers*, Barrès voit au contraire dans ce message, qui met en garde contre l'industrialisme brutal et rappelle les exigences spirituelles, le complément de son *Génie du Rhin* où il invite à préserver l'âme rhénane face aux industriels prussiens⁶⁰. Dans les documents conservés à la Bibliothèque Nationale de France concernant la genèse de l'article sur les limites du germanisme, on trouve une brochure de Rabindranath Tagore, « Le génie du Japon », soulignée de la main de Barrès. Les passages soulignés sont ceux qui affirment le besoin de spiritualité et relient celle-ci aux couches profondes du moi, thèmes favoris de Barrès à l'époque de *La Colline inspirée*⁶¹. De même Barrès semble intéressé par au moins une idée de Freud qui renvoie à ses recherches sur la psychologie religieuse : « Cette idée de Freud : les idées comprimées qui remplissent un être et soudain dévalent »⁶².

⁵⁷ Maurice Barrès, *La Colline inspirée*, éd. cit., p. 385.

⁵⁸ Maurice Barrès, *Une enquête aux pays du Levant*, éd. cit., vol. I, p. 243.

⁵⁹ *Ibid.*, vol. II, p. 189. Il s'agit d'une conférence prononcée à Strasbourg le 29 avril 1921. Voir Fabien Chartier, « Les visites de Tagore en France (1920-1921) : mystification d'un penseur populaire au service d'une élite », dans Gabriele Fois-Kaschel (dir.), *Rabindranath Tagore : ein anderer Blick auf die Moderne/ Un autre regard sur la modernité*, Tübingen, Francke Verlag, cop. 2003, p. 46.

⁶⁰ Maurice Barrès, *Mes cahiers*, éd. cit., t. XIII, p. 130 (cahier 43, mai 1921).

⁶¹ Rabindranath Tagore, « Le génie du Japon », conférence prononcée à Tokyo et traduite sur le texte allemand par M. Edouard Schneegans, professeur à Strasbourg, s.l., s.d. Exemples de phrases soulignées : « La vraie protection de l'homme sont ses idéaux qui sont dans un rapport vivant avec sa vie et grandissent avec elle » (p. 15) ; « L'homme est le plus grand là où il est inconscient. Votre civilisation [*Tagore s'adresse aux Japonais*], née du sentiment de votre communauté, a ses racines dans les profondeurs d'une vie saine où les regards scrutateurs de l'analyse ne pénètrent pas. Une communauté purement politique est toute consciente, elle se manifeste comme une explosion subite de la force d'agression qui s'est emparée aujourd'hui avec violence de votre âme » (p. 18).

⁶² Maurice Barrès, *Mes cahiers*, éd. cit., t. XIV, p. 208. Au sujet de l'intérêt de Barrès pour les profondeurs du subconscient, voir notre article : Claire Bompain-Evesque, « Barrès et la psychologie religieuse dans *La Colline inspirée* », colloque de Nanterre (décembre 2006), *RITM* (Nanterre), n°38, 2007 (paru en 2008),

Dans la conclusion d'*Une enquête aux pays du Levant* et dans « Quelles limites imposer au germanisme intellectuel » Barrès durcit ses positions, au point qu'on a l'impression d'être devant un discours purement polémique, où il s'agit d'accabler l'Allemagne et tout ce qui pourrait ressembler à la mentalité germanique, et devant une caricature par Barrès de ses propres thématiques, quand ce n'est pas une pure et simple palinodie. Ces pages sont cependant un jalon intéressant d'une évolution politique de Barrès vers les valeurs démocratiques sur lesquelles essaie de se fonder le nouvel ordre mondial après la guerre. Barrès s'efforce de marier les exigences de l'heure avec ses propres rêveries. Mais malgré sa tentative désespérée d'ennoblir les questions politiques, il a besoin d'espaces de rêverie et de fantaisie : il écrit *Un jardin sur l'Oronte* en parallèle avec *Une enquête* et au moment même où il condamne le lied, il écrit « La musique de perdition »⁶³ qui célèbre la force envoûtante de la musique.

Claire BOMPAIRE-EVESQUE
Sorbonne-Université

SOURCE : « Le derviche et le lied : l'Orient dans la lutte de Barrès contre le germanisme intellectuel », (journée d'études Collège de France, 21 juin 2017), dans *L'Orient des écrivains et des savants à l'épreuve de la Grande guerre. Autour d'Une enquête aux pays du Levant de Maurice Barrès*, dir. Jessica Desclaux, Grenoble, UGA, 2019, p. 101-116.

« Psychologies fin de siècle », p. 129-145.

⁶³ Maurice Barrès, « La musique de perdition » [*La Revue hebdomadaire*, 14 mai 1921], *Le Mystère en pleine lumière*, Paris, Plon, 1926.